

MARIAGE DE ROI

ÉTUDE HISTORIQUE

SUITE ET FIN



L'EXEMPLE de la reine-mère, Louis XIV était très exact dans ses exercices de piété; le matin, il entendait la messe; le soir, il assistait au salut soit dans l'église paroissiale, soit dans la chapelle des Récollets qui s'élevait au milieu du pont jeté sur la Nivelle, comme un lien de paix entre Saint-Jean-de-Luz et

Ciboure, sa rivale pour la grande pêche.

A midi, le roi dînait dans la salle à manger du château Lohobiague et quelques privilégiés étaient admis à l'honneur d'assister de loin et debout à son repas.

L'après-midi était occupée par le spectacle.

Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne avaient suivi la cour : ils alternaient avec des parades bizarres d'acteurs espagnols, qui, au dire de Mademoiselle, « profanaient beaucoup les mystères », mais que la reine Anne aimait fort.

Ces représentations devaient être à peu près les mêmes que celles qui se donnent parfois à Saint-Jean-de-Luz pour les grandes fêtes internationales du pays basque : d'interminables drames bibliques où de longs récitatifs commentent l'action. On comprend sans peine que les gens de la cour, fort

indifférents pour les traditions populaires, eussent vite assez d'un dialogue qu'ils ne comprenaient point et d'un jeu de scène monotone et tout à fait rudimentaire.

Il est aussi fort probable que l'on exécuta devant le roi le *makila-dantzà*, l'*ezpata-dantzà*, le *pordon-dantzà*, danses héroïques aux simulacres de bataille, et l'*aurreacu*, sorte de farandole qui s'enroule et se déroule sur un rythme harmonieux. Aujourd'hui encore, on les danse aux grandes solennités qui font revivre le passé, et dans le même costume : bérets écarlates, veste et hauts-de-chausse bleus, bas blancs tirés sur le mollet.

Le roi dut également assister à des parties de paume et de rebot, jeux traditionnels où les Basques excellent, et peut-être même y prit-il plaisir, car, ne l'oublions pas, si le jeu de paume avait un peu perdu de sa faveur sous le règne de Louis XIII, il n'en restait pas moins un passe-temps de grand seigneur.

Tout cela parut sans doute de bien mince importance aux chroniqueurs de l'époque : ils ont dédaigné d'en faire mention ou en parlent en termes vagues et s'attardent de préférence aux bals qui se donnaient, le soir, sur l'échafaud qui avait servi, dans la journée, à la comédie.

Le roi lui-même se mêlait à ces divertissements en compagnie de Monsieur et des princesses, et le temps se traînait ainsi.

On s'embarqua quelquefois sur la belle galiote à seize rames pour faire le tour de la baie, mais il ne me semble pas qu'on ait abusé de cette distraction.



Le soir, à l'heure où la brise se levait, avant que le bal ne commençât, on allait se promener en carrosse au bord de la mer... Ce fut ainsi que des dames de la cour virent trois nageurs se noyer sous leurs yeux et l'abbé de Montreuil, qui rapporte cette anecdote à M^{lle} de Hautefort, ajoute que l'une d'elles s'agenouilla dans le sable pour faire un vœu à saint Antoine de Padoue.

C'était peut-être la première fois qu'elle descendait sur la plage.

Le vingt-cinquième jour de mai fut marqué pour Saint-Jean-de-Luz d'un caillou blanc; sur la requête du bayle et des jurats, le roi signa de sa main et scella de son grand sceau le parchemin qui confirmait les privilèges de la ville pendant une période de trente années; il reconnaissait de plus l'inviolable fidélité et le dévouement des habitants à la couronne.

Ceux-ci n'avaient-ils pas en effet participé au don volontaire de vingt mille livres voté par la province de Labourd « en l'honneur de l'heureux mariage » et ne supportaient-ils pas de plus une forte partie des dépenses de logement et d'entretien qu'occasionnaient le séjour parmi eux du roi et de sa maison.

A ce moment, les Saint-Jean-de-Luziens entrevoaient l'avenir sous les couleurs les plus riantes. Tout leur réussissait! Ils ne se doutaient guère que, parvenus au faite, ils allaient être obligés de redescendre.

IV

Pendant ce temps les négociateurs avaient réussi à se mettre d'accord.

Le 3 juin, don Luis de Haro épousa l'infante au nom du roi de France.

La cérémonie eut lieu dans l'église de Fontarabie et le patriarche des Indes donna la bénédiction nuptiale, assisté de l'évêque de Pampelune.

La cérémonie terminée, Philippe IV, essuyant ses larmes, ôta son chapeau et salua Marie-Thérèse, non plus comme sa fille, mais comme reine de France.

Le vendredi, 4 juin, Louis XIV envoya son présent à sa royale fiancée : « C'était une cassette de la grandeur d'un petit tric-trac, dans laquelle il y avait pour je ne sais combien de mille livres de pierreries. (1) » M. le duc de Créqui en était le porteur... L'infante n'ouvrit pas la cassette et la donna à une dame d'honneur, après en avoir mis les deux clefs dans sa poche.

On trouvera sans doute que Marie-Thérèse n'avait pas les curiosités de son âge : c'était en effet une nature très détachée des choses de la terre et le chagrin de quitter son père, d'entrer

seule dans l'inconnu, l'empêchait probablement de goûter tout autre joie.

Ce même jour, à deux heures de l'après-midi, la reine-mère se rendit, avec Monsieur, à l'île de la Conférence.

Le roi d'Espagne et l'infante y arrivèrent bientôt après dans une embarcation superbement décorée.

Philippe IV pencha la tête vers les cheveux d'Anne d'Autriche : « Ce n'était pas une embrassade, ce n'en était qu'une demie, même un quart!... (1) »

Le dimanche, 6 juin, fut marqué par l'entrevue des deux souverains.

Officiellement, Louis XIV voyait pour la première fois sa future épouse; quelques chroniqueurs ont prétendu cependant que, le jour de la cérémonie de Fontarabie, il avait galopé jusque-là pour l'apercevoir de loin, confondu dans la foule.

L'histoire est jolie et des plus romanesques, elle ne me paraît pas très croyable : le roi de France, entouré des exigences de l'étiquette, ne pouvait se permettre une pareille équipée.

Nous supposons donc que Louis XIV ne fût mis en présence de la future reine que dans la somptueuse galerie, tendue de tapisseries anciennes, qui s'élevait sur l'île des Faisans.

Marie-Thérèse était du même âge que son fiancé, ses traits étaient irréguliers, mais elle avait de jolis cheveux blonds et une carnation éblouissante.

A défaut de beauté, son âme rayonnait sur son visage : toute sa vie fut faite de douceur et de bonté; elle vécut à la mondaine cour de France dans la retraite et le recueillement, aimée et respectée de chacun, en particulier des pauvres dont elle était la providence.

Suivant l'expression même de Bossuet qui parla si magnifiquement sur sa tombe de ses vertus et de sa grande piété : « Elle sut pourtant se prêter au monde avec toute la dignité que demandait sa grandeur. »

Et cette dignité simple, qui n'était pas de l'orgueil, mais bien une grâce de plus, tous la remarquèrent quand, la paix enfin signée et annoncée à l'Europe par des décharges d'artillerie, la jeune infante monta, les larmes aux yeux, dans un carrosse brodé d'or et d'argent, en compagnie du Roi, de la reine-mère, de Monsieur et des princesses d'Orléans, pour faire son entrée solennelle au pays de France.

Les chevaux, les hommes, les chapeaux, les couvertures, les housses, les équipages étaient si couverts de plumes, de glands, de pierreries et d'or fin que suivant l'expression pittoresque de l'abbé de Montreuil : « Cela sentait le grand Cyrus à pleine bouche. »

On n'atteignit Saint-Jean-de-Luz que le soir; la ville était illuminée, des feux de joie brûlaient à tous les carrefours, des coups de canon ébran-

(1) Abbé de Montreuil. *Lettre à M^{lle} de Hautefort.*

(1) Abbé de Montreuil. *Lettre à M^{lle} de Hautefort.*

laient l'air, et les gentils danseurs aux bérêts écarlates bondissaient au son des tambourins.

Comme le jour de l'arrivée du roi, les vivats de la foule saluaient la jeune princesse qui se penchait tout émue à la portière pour répondre à l'irrésistible élan de sympathie respectueuse qui montait vers elle.

L'escorte caracolait aux portières, un brillant escadron de gentilshommes cavalcadait par derrière : « Toute la belle cour était là, raconte M^{me} de Motteville, et tous magnifiquement habillés ! »

De deux moulins, hélas ! beaucoup de gens n'avaient fait qu'un habit !...

V

En attendant la consécration de son mariage, Marie-Thérèse descendit à Joanoenia où la reine-mère avait mis à sa disposition les appartements du premier étage (1).

Cette circonstance mémorable est rappelée par une plaque commémorative placée au-dessus de l'entrée et qui porte ce distique d'une prosodie un peu rudimentaire :

L'infante, je reçus en mil six cent soixante,
On m'appelle depuis le château de l'Infante.

Les royales épousailles furent célébrées le 9 juin. On avait dressé un chemin de planches de deux à trois pieds de haut et recouvert de tapis, qui allait du logement de la reine à l'église. Les Suisses et les gardes-françaises formaient la haie.

Deux cents gentilshommes, armés de hallebardes appelées *bec de corbin*, précédaient le cortège.

Le roi était vêtu d'un habit de drap d'or recouvert de dentelle noire, sur lequel tranchait en azur le cordon du Saint-Esprit. Il avait ainsi grande mine et justifiait cette opinion générale des contemporains : qu'il était le cavalier le plus accompli de son royaume.

La jeune infante portait un corps de jupe en brocart blanc, semé de fleurs de lis, et un long manteau de velours violet; elle avait sur la tête une couronne d'or enrichie de pierreries dont le poids était si écrasant que M^{me} de Noailles dut la soutenir par derrière.

Pauvres reines ! le diadème qu'on leur envie meurtrit souvent leur front aussi cruellement qu'une couronne d'épines !...

L'église de Saint-Jean-de-Luz est, comme la plupart des églises basques, sans piliers ni voûtes ; trois étages de tribunes réservés aux hommes courent tout autour de la nef.

Rien n'y a été changé depuis le mariage de

Louis XIV : les ors du rétable et de l'autel sont peut-être moins éclatants ; les boiseries plus noires ; les orgues, dues au facteur Gérard de Rodez en Rouergue, sont en bon chemin de célébrer leur troisième centenaire... voilà tout !...

On peut donc sans peine évoquer, dans le demi-jour qui tombe des verrières, les souvenirs d'autrefois.

Les fiancés royaux s'agenouillèrent sur le même carreau et Jean d'Olce, évêque de Bayonne, bénit leurs fronts inclinés.

Tous les bruits s'étaient tus, on n'entendait plus que les cris aigus des hirondelles qui poursuivaient des insectes autour du vieux clocher... Chacun priait avec ferveur...

Les espérances du pays ne reposaient-elles pas en effet sur ce jeune couple dont la grandeur, pour me servir de la langue du temps, était environnée du sourire des grâces.

Quand le cortège eut repris sa marche, dans l'ordre où il était venu, le bayle et les jurats, pour marquer d'une manière sensible et publique l'importance de l'événement consommé, ordonnèrent que la porte par laquelle les augustes fiancés avaient pénétré fût murée et ne servit plus à quiconque.

Elle est rouverte aujourd'hui. Tant d'années et de révolutions ont passé depuis lors !...

La nouvelle reine revint à Joanoenia et du haut des galeries à l'italienne, elle se plut avec le roi à jeter des pièces d'argent, dites pièces de largesse, qui avaient été frappées pour la circonstance : elles portaient d'un côté l'effigie des époux royaux, de l'autre la ville de Saint-Jean-de-Luz, sur laquelle tombait une pluie d'or, avec cette inscription latine : *Non lætior alter* (1).

Les Lohobiague et les Haranader reçurent en outre de riches présents et Louis XIV fit don à l'église de vases et d'ornements sacrés que l'on peut admirer encore dans le trésor de la sacristie.

Enfin, Monsieur et Mademoiselle offrirent à la paroisse plusieurs tableaux de maître dont un seul, portant la signature de Restout (2), subsiste aujourd'hui dans une chapelle latérale.

Le quinze juin, à midi, toute la cour reprit la route de Paris.

Pour la dernière fois, la foule se massa sur le passage du carrosse royal et le salua de ses vivats.

Les voyageurs étaient en habits de route, les pierreries avaient réintégré les cassettes, la pompe des jours précédents n'était plus qu'un souvenir.

On accompagna très loin la longue caravane... elle distança enfin les piétons ; ils ne virent plus qu'un peu de poussière, puis plus rien !.

Le rideau était tiré sur la féerie qui, pendant un long mois, avait ébloui les Saint-Jean-de-Luziens !

(1) Rien ne peut lui arriver de plus heureux.

(2) Léonce Goyetche : *Saint-Jean-de-Luz historique et pittoresque*.

(1) On distingue encore sur le tympan de l'escalier les armes de France.

VI

La petite capitale du Labourd ne devait plus revoir son souverain, mais avec quelle ardente et fidèle sympathie elle applaudit aux glorieux débuts de son règne.

Elle-même se sentait emportée dans cette marche ascendante : Colbert la protégeait, le roi gardait d'elle un durable souvenir : elle voyait dans son port quatre-vingts bâtiments de haut bord... Trois mille marins peuplaient sa flotte.

Jean Peritz, un cadet de la famille Haranader, établi à Ciboure, devenait en quelques années le plus riche armateur de la côte : il possédait dix-huit navires ; son habitation, toute proche du château de l'Infante, et dont il ne reste plus trace aujourd'hui, était un vrai palais. Les plus grandes familles de la contrée briguaient son alliance ; il semble incarner en lui cette prospérité de Saint-Jean-de-Luz qui allait bientôt s'effondrer.

Des guerres maritimes épuisèrent en effet ses équipages. Après la paix de Ryswick, quand les armateurs voulurent reprendre la grande pêche, ils ne purent remplir leurs cadres... Quelques années plus tard, le traité d'Utrecht livrait aux Anglais, avec une partie de nos colonies, l'empire des mers.

En vain, Saint-Jean-de-Luz et Ciboure réclamèrent-elles pour Terre-Neuve, découverte par des Basques, on refusa de les entendre !

La grande pêche ne put être réorganisée... la misère sévit dans le peuple qui ne l'avait jamais connue ;... l'émigration commença...

Et enfin la ville reçut le coup de grâce de celle qui l'avait toujours menacée sans jamais l'atteindre, de celle qui avait été sa richesse et qui devait être sa ruine.

La mer entamant les pointes de Sainte-Barbe et du Socoa, se moquant du rocher de l'Arta, monta un beau jour à l'assaut des maisons ; le chenal s'encombrait, la rivière s'obstruait, les navires furent bloqués dans le port.

Le 22 janvier 1749, dans un furieux accès de colère, les lames se ruèrent sur le vieux mur de garantie, le culbutèrent et envahirent Saint-Jean-de-Luz et Ciboure.

Le spectacle est effrayant ; sous un ciel livide, le vent hurle, les maisons s'écroulent, les jardins sont submergés, les habitants s'enfuient épouvantés ; dans les rues qui avaient vu passer tant de cortèges royaux, retenti de tant de chants et de vivats, on n'entend plus que des cris de terreur et de désolation !...

C'est l'agonie... c'est presque la mort !... Saint-Jean-de-Luz ne devait jamais se relever d'un pareil coup ; elle eut beau saluer plus tard l'arrivée de Napoléon I^{er} par ces mots d'une concision hautaine, inscrits sur un arc de verdure : *Invincibili, invicti* (1), son temps glorieux était fini.

C'est aujourd'hui une gracieuse et très agréable ville d'eaux, une résidence d'hiver, aimée de la colonie étrangère, mais ce n'est plus une petite reine de la mer !

Comme la royauté qui fut son hôte, elle a sombré sous un mauvais vent de tempête. Et voilà pourquoi, dans les châtaigneraies silencieuses, la mélancolie vous prend en pensant à ce mariage de roi.

Il vous revient alors ce mot de Massillon sur le cercueil de Louis XIV, ce mot qui réduit en poudre tous les orgueils humains, toutes les puissances de la terre : « Dieu seul est grand. »

JEANNE DE COULOMB.

(1) A l'invincible, les invaincus.



LE PLUS NOBLE DON

*Souvent au berceau du premier né, la mère
Songe à prier Celui qui règne dans les cieux
D'accorder à l'enfant mille dons précieux :
Elle tombe à genoux, et sa bouche énumère :*

*« La fortune, Seigneur ! car la vie est amère,
Et que mon fils soit beau, plein d'esprit, gracieux,
Puissant dans son pays et noble sans aïeux... »
Tels sont les vains souhaits d'un bonheur éphémère.*

*La beauté, la richesse, ont peu de lendemains
Et voient se détourner qui leur tendait les mains ;
Le pouvoir fait haïr, dans le siècle où nous som-
[mes.]*

*O mères, demandez un don moins souhaité,
Seule distinction solide entre les hommes,
Seul digne de respect ! Ce don, c'est la bonté !*

FRANÇOIS HAUSSY (1).

(1) Extrait d'*Humbles moissés*. — Vanier éditeur.



MA PREMIÈRE VICTIME

I



J'AVAIS quinze ans !...

Quinze ans ! c'est un âge admirable, on s'imagine alors tout savoir... et l'on sait bien peu de chose. A vrai dire on n'est plus une enfant, mais pas encore une femme, et si l'on a déjà quelque chose de la grâce de la jeune fille, on possède toujours la charmante gau-

cherie de la fillette; mais, ce qui est le plus à remarquer, on ne doute de rien, par conséquent tout vous est permis !

J'avais donc quinze ans... Vous avouer si j'étais jolie... je ne le ferai pas. En disant « oui », je manquerais à la modestie; en disant « non », je parlerais contre ma pensée et je n'ai jamais su mentir!... Du reste cela importe peu dans mon récit.

Tous les ans, à l'époque de la chasse, nous allions passer en famille deux mois au château de X***, chez mon grand-père maternel, un Bourguignon de vieille souche, fervent et illustre disciple de saint Hubert. Nous quittions autour du 20 août Dinard ou Saint-Valéry, nos stations balnéaires favorites et, comme tous bons Parisiens, en repassant par la capitale, nous y faisons une escale de quelques jours.

Ce n'était pas une sinécure ! Il fallait s'équiper pour la campagne, courir ici et là : du Bon Marché au Louvre, du Louvre au Printemps, du Printemps à la Belle Jardinière; chez les spécialistes : bottiers, gantiers, chapeliers, couturiers... bref, nous rentrions le soir, maman, ma sœur et moi, notre victoria bondée de paquets de tous poids, de toutes formes, nous éreintées, nos chevaux fourbus et notre vieux cocher Pierre furieux. Aussi, ses pauvres bêtes ! « Toute une journée au grand trot sous un soleil de canicule, ça n'est pas raisonnable », marmonnait-il dans un désespoir comique, en remettant les rênes au premier valet d'écurie.

De son côté, mon frère Georges allait rendre visite à chacun de ses fournisseurs, notamment à son armurier et à son *tailor*; chez l'un, il s'enquerrait des derniers perfectionnements apportés au matériel cynégétique et faisait renouveler son équipement; chez l'autre, il commandait un cos-

tume dernier *cry*, chose non moins importante pour un sportman *dans le train* ! Je l'aimais beaucoup, mon grand frère Georges, et il m'inspirait une respectueuse admiration; grand et mince, blond, distingué, plein d'aisance à pied, superbe à cheval, charmant dans un salon, c'était le plus parfait gentleman qui se pût rencontrer. Sa qualité de chef de famille, par suite de la mort prématurée de notre père, et ses cinq ans de plus que moi augmentaient encore son prestige et en faisaient à mes yeux presque une divinité ! Il était du reste fort complaisant et m'eût volontiers passé tous mes caprices si ma mère n'eût mis le hola en modérant par des conseils très maternels, mais aussi très énergiques, mes désirs d'écervelée...

Enfin, quand nous avions bien couru, bien choisi, bien acheté, et lorsque nos malles étaient prêtes, un beau matin un omnibus de la compagnie du P.-L.-M. arrivait à la porte de notre petit hôtel. Nous nous y introduisions, ma mère, ma sœur aînée, Georges et moi, pendant que le concierge et des domestiques chargeaient sur la galerie nos multiples colis dont le poids faisait crier la charpente du peu moelleux véhicule; puis tout ce monde nous saluait, notre vieux Pierre avec une visible satisfaction, ses « pauvres bêtes » allaient enfin pouvoir se reposer ! et nous disparaissions bientôt dans la poussière du boulevard.

Au bout d'une demi-heure, nous entrions à la gare de Lyon; les billets pris à l'avance, il ne restait plus qu'à nous installer confortablement sur les coussins de la compagnie et à nous laisser emporter vers les plaines bourguignonnes.

Enfin... ça y était !

— Soufflons ! disait ma mère.

— Respirons ! s'exclamait ma sœur.

— Rions ! insinuai-je, tandis que Georges à la portière, regardant s'enfuir les dernières cheminées de Paris, sifflait l'air à la mode.

Une journée de voyage avec deux ou trois changements de train, les coiffures légèrement détériorées, les robes quelque peu frippées, des balafres noires par ci, par là sur le visage, et nous arrivions, je veux dire la locomotive arrivait, soufflant, fumant, crachant, à notre point terminus. Mon grand-père, auquel nous faisons des signaux désespérés... deux kilomètres à l'avance, nous recevait à la descente du marchepied. J'étais toujours la première à sauter dans ses bras. Comme le cher vieillard était heureux ! La joie rayonnait sur sa physionomie, adoucissant ses traits éner-

giques et donnant à toute son allure encore dégagée quelque chose de la souplesse et de la grâce d'autrefois. Ses petits-enfants, c'était tout pour lui ! Il nous adorait et nous le lui rendions bien.

Nous, les jeunes, nous ne faisons qu'un bond du trottoir de la gare dans la cour où nous attendait l'équipage grand-paternel et l'habituelle charrette à bagages...

— Bonjour, Jean ! Comment ça va ? Comment va Mariette ? A-t-elle préparé ses casseroles et ses tourtières pour le tas de gourmands que nous sommes ?... Bonjour, Jacques ! Les melons sont-ils bien venus cette année ; les poires sont-elles mûres ?...

Jean, le cocher, nous répondait du haut de son siège par un bon gros sourire illuminant ses bonnes grosses joues glabres et vermillonnées. Quant à Jacques, le jardinier, tout fier de sa charge éphémère de second cocher et tenant par le nez — pour la forme — Coquette, la vieille jument de service, qui n'avait plus rien de coquet que le nom... il ouvrait jusqu'aux oreilles un vaste four édenté en manière de joie respectueuse !

On n'oubliait pas les bêtes. Moi, j'allais sans crainte prodiguer mes caresses à l'inoffensive Coquette, et Georges, après un rapide coup d'œil d'hippologue sur les deux fringants postiers de Jean, leur donnait à chacun une martiale accolade qu'ils recevaient avec un frisson d'orgueil et d'impatience.

Sur ces entrefaites arrivaient d'abord ma sœur, puis maman au bras de grand-père. On escaladait alors, chacun selon sa légèreté physique ou morale, les marche-pieds du break, puis un sec coup de langue de notre automédon faisait s'ébranler tout l'équipage ; le char à bancs, Jacques, les malles et Coquette suivaient de loin clopin-clopant.

— Vive le grand air, vive la campagne, vivent les champs !

Nous étions comme grisés et nous aspirions avec une indicible volupté la brise qui nous apportait dans sa fraîcheur un parfum exquis de lavande et de bruyère mêlé aux senteurs étranges de la forêt.

Il fallait une bonne heure de voiture pour se rendre à X*** et, lorsqu'enfin le sable de l'avenue criait sous les roues, nous connaissions par le menu les événements de l'année précédente, les nouvelles du jour, l'état de santé de chacun... et mon frère Georges méditait déjà à part lui des hécatombes de perdreaux, lièvres et faisans qui pullulaient toujours sur les terres de X*** et dont grand-père lui avait fait le prestigieux dénombrement. Soudain un brusque cahot nous faisait sortir de nos rêveries belliqueuses ou paisibles : nous venions de franchir le seuil de la grille et nous nous trouvions dans la cour d'honneur et en face du grand perron. Une vieille lanterne en fer forgé, dispersant ses rayons en tous sens, éclairait le petit tableau que voici : En bas

des marches, de chaque côté de la rampe, deux laquais vieux style, très raides dans leur livrée bleue ; sur le palier, bien au milieu, ma grand-mère, digne comme une reine, mais souriante comme une jeune fille ; à droite, ma tante Sabine de Brérieux, une grande et belle jeune femme blonde ; à gauche, ma tante Claire des Saules qui, entre parenthèses, n'avait rien du tout de... pleureur et moins encore de... vaporeux (!) — l'excellente personne, malgré sa saison annuelle à Brides-Bains, la station savoisienne bien connue pour ses effets allégifs, accusait encore au départ, sur la balance automatique de l'établissement thermal le poids respectable de 70 kilogs (!)

Outre mes deux tantes, il y avait encore, et cela partout, des petits cousins et des petites cousines, « des mioches », comme je les appelais avec mon dédain de jeune personne libre, délivrée pour le temps des vacances, de son « cornac », respectable lady très maigre et très maussade...

Inutile de retracer la scène des effusions, le dîner fantastique auquel nous faisons honneur, particulièrement ma sœur aînée qui, à l'égal de toutes les personnes dévotes — une remarque de mon cru, — était une excellente fourchette !

Nous dormions bien la nuit qui suivait ces agapes, et le soleil depuis longtemps incendiait ma chambre de ses rayons de feu, quand je me décidais à « rompre les vagues chaînes de mes rêves embrumes », comme disent les *décadents* (!) Mais je n'étais pas longue à me préparer, ma toilette était simple : cheveux à la diable, matinée légère, souliers de tennis... Je descendais ainsi équipée, et soudain tout effarée de voir au cadran de la vieille horloge du vestibule les aiguilles marquer onze heures, j'entraîs comme une trombe à la salle à manger, parfaitement vide de convives ; seulement, la table couverte de récipients et de miettes témoignait qu'ils y avaient passé. Je volais à la sonnette et d'un coup rapide j'en tirais le cordon. Quelques minutes s'écoulaient, puis, à l'entrée de l'office, apparaissait, encadrée de favoris grisonnants, une figure pâle, suivie d'un long tablier à bavette et d'une paire d'espadrilles silencieuses... C'était le valet de chambre.

— Joseph ! vite, mon déjeuner !

— Oui, mademoiselle !

L'impeccable lardin, avec une sage lenteur, redescendait dans les sous-sol, puis toujours posément, méthodiquement, avec le calme et la dignité d'un haut fonctionnaire, revenait portant un plateau chargé de divers objets, tels que : beurrier, chocolatière, cafetière, théière et pot à crème. Verser les divers liquides qu'ils contenaient dans ma tasse, sans y prendre garde, et avaler inconsciemment ce mélange barbare était chose vite exécutée, après quoi, toujours courant, je franchissais une porte au fond du vestibule ouvrant sur une spacieuse véranda où je trouvais toute la famille réunie.

Quel accueil ! Mon amour-propre en frémit encore... Quel feu roulant de malices, de taquineries, de traits d'esprit sur ma pauvre personne et mon insigne paresse... C'était à ne pas s'entendre et, pour mon compte personnel, j'aidais à la chose en me bouchant les oreilles de mes deux poings fermés.

Enfin, las de crier, mes bourreaux s'apaisaient; alors venaient les embrassades d'usage, j'étais balancée, bousculée, cahotée de l'un à l'autre au grand risque d'ajouter le désordre au négligé de ma toilette!...

Tous les ans, cette petite comédie recommençait; j'étais incorrigible et toujours furieuse d'avoir manqué ma première matinée à X***. Chacun du reste s'évertuait à m'en faire le récit le plus alléchant possible: grand'mère et ma sœur étaient allées à la messe entendre un petit *speech* de circonstance de M. le curé; de cela, — je le dis bien bas, — je me souciais assez peu. Mais aussi ma tante Claire avait fait une pêche miraculeuse dans l'étang du parc; ma tante Sabine, une délicieuse promenade en charrette anglaise dans les bois; et Georges?... Georges était revenu de la plaine avec deux douzaines de cailles ou trois ou quatre couples de perdreaux auxquels grand-père avait ajouté deux lièvres ou le double de faisans; le porte-carnier en avait eu sa charge! Pas de doute possible à ce sujet, les victimes étaient là gisant sur la table rustique que les deux *pointers* couvaient d'un œil satisfait et un peu sensuel en se passant une grande langue rose sur la truffe toute humide. Mais en tous les bien élevés et parfaitement stylés, ils n'avaient garde d'approcher à plus de deux mètres de la tentation. Sans doute, cette sage réserve leur avait été inculquée dans leur prime jeunesse à coup de botte et à coup de fouet, elles s'en souvenaient, les braves bêtes... Il n'y a rien de tel pour donner de la mémoire!

Et moi?... Moi! je n'avais pas été là pour courir au-devant des chasseurs, leur adresser la première mes félicitations, annoncer au château et surtout à tous les échos ce brillant début de la saison cynégétique...

C'était tout ce que j'aurais pu faire, du reste, car malgré mes instances réitérées maman n'avait jamais consenti à me laisser accompagner grand-père et Georges dans leurs pérégrinations. Très craintive à l'endroit des armes à feu, elle redoutait toujours les accidents, — peut-être dans le fond n'avait-elle pas tort, connaissant mon insouciance et ma témérité. Tous mes arguments s'étaient brisés contre une inexorable opposition, mais je n'en méditais pas moins, dans ma folle cervelle, non seulement d'accompagner un jour ces messieurs, mais encore de les « aider à faire partir la poudre!... »

II

On était en 18.., à l'époque habituelle où l'essaim des tantes, des cousins et des cousines — nous en étions par conséquent — s'abattait sur le castel de X***, et pour la troisième fois — c'est la dernière (!) — j'avertis mes lecteurs que j'avais quinze ans!

Cette année-là, mes désirs de chasse étaient plus intenses qu'à l'ordinaire; la vue d'un fusil m'attirait comme un véritable aimant; un lièvre sautant par hasard dans une allée produisait sur mon système nerveux le même effet que sur celui du plus ardent des *harriers*; quand grand-père et Georges partaient avec leur équipement de chasseur, je sentais monter à mes paupières des larmes de regret et de rage de ne pouvoir les suivre. Maman, qui s'apercevait bien de mon état d'âme, s'efforçait par tous les moyens possibles de détruire en moi ce « germe pernicieux ». Mais en vain: plus ses arguments paraissaient avoir, pour les profanes, quelque chose de raisonnable et de sensé, moins ils produisaient d'effet sur mon cerveau en ébullition et j'avais fini par supplier Georges de m'apprendre le maniement d'une arme à feu. Mon frère avait cédé sans difficulté à ma demande; c'était plaisir de le voir m'enseigner avec toute la science et l'indulgence d'un *maître* l'art difficile du tir, me faisant charger, épauler, puis faire feu... mais sans cartouche bien entendu! Cela m'amusait assurément, mais en somme qu'était cette mimique inutile à côté de la chasse, de ses surprises et de ses émotions... Et puis j'avais fini par bien savoir tenir et manier mon fusil, il ne me restait donc plus qu'à mettre à profit les leçons, mais comment faire!...

Un après-midi de chaleur torride, de ces chaleurs de septembre, suprême effort du soleil agonisant, je trouvai, à l'ombre des toiles de la véranda, mon frère en train de feuilleter *Le Journal des Demoiselles* (!)... Il avait renoncé, pour une fois, à son plaisir favori devant les caresses un peu trop ardentes de Phœbus!... Ses deux chiens haletaient à ses pieds, n'en pouvant plus.

Je m'avançai tout doucement, un peu timide, un peu embarrassée, et lui posai à brûle-pourpoint cette question:

— Georges! je veux te demander quelque chose, me promets-tu de me l'accorder?

— C'est selon, répondit mon grand frère qui lisait sur ma physionomie quelque chose de louche.

— Mon petit Georges, répondis-je de ma voix la plus insinuante et la plus câline, je t'en prie, cela me ferait tant de plaisir!

— Mais au moins dis-moi ce que c'est!

Mon frère venait de prononcer ces mots sur un ton de curieuse impatience qui me plut; je connaissais cela et j'aurais déjà favorablement de ma démarche.

— C'est inutile, je te le dirai après. Me le promets-tu ?

— Non !...

— Eh bien ! je ne te dirai rien du tout.

Et je fis mine de m'éloigner en prenant un petit air boudeur de circonstance.

— Allons ! cache-moi cette vilaine moue. Là !... es-tu contente ?... je te le promets !

Je me retournai alors et, prenant un air très sérieux et très digne :

— Georges ! je veux que tu me fasses tuer un gibier !...

Mon frère fronça le sourcil et voulut répondre, je lui fermai la bouche avec la main.

— Tu me l'as promis, tu me l'as promis ! criai-je à tue-tête pour ne pas entendre ce qu'il allait dire.

Sur ces entrefaites, maman arrivait.

— Eh bien, eh bien, quelles sont ces exclamations ? Georges ! que lui as-tu promis ? Encore quelque folie !

Je lançai à mon frère un coup d'œil d'intelligence. Il comprit et avec l'air le plus naturel du monde :

— Je ne sais même pas ce qu'elle me demande, répondit-il.

Maman n'insista pas, mais mon Georges, craignant les difficultés d'une explication intempestive, dans le cas où la question reviendrait sur le tapis, profita d'un bruit de voiture qu'on entendait du côté de la cour pour affirmer que grand-père revenait de sa ferme de Challonges où il était allé le matin, et courir soi-disant à sa rencontre. Il sauta d'un bond les marches du perron. Je le suivis.

Naturellement il n'y avait pas plus de grand-père que de voiture dans la cour — nous savions qu'il ne devait rentrer que le soir — mais aussi nous n'avions plus maman, et pour questionner Georges et pour entendre la suite de mes discours.

— Alors, Georges, c'est décidé ! Pour quel jour ?

Mon pauvre frère était fort ennuyé au fond : d'un côté, lié par sa promesse ; de l'autre, retenu par la défense maternelle qu'il ne voulait pas enfreindre trop ouvertement, il hésitait, puis essayait de me faire entendre raison, m'expliquant la difficulté de la chose, les inconvénients d'une désobéissance ; autant de discours inutiles, je ne voulais rien entendre, rien comprendre et je fis mine de pleurer. Ce fut le coup décisif.

— Allons, sœurlette, me dit-il affectueusement, ne pleure pas, j'ai promis, c'est vrai, je dois tenir ma parole, le tort n'en revient qu'à moi seul. Viens demain matin de bonne heure, au moment où je pars pour la chasse, je te ferai tuer un oiseau, personne n'en saura rien...

Quelle joie !... je sautai au cou de mon frère.

— Merci, Georges, merci !...

Je n'aurais pu en dire davantage, j'étais transportée ! j'atteignais au faite de mes ambitions : j'allais devenir... chasserresse !...

Cependant, pour ne pas donner l'éveil, avec la réflexion d'un « vieux roublard », comme disait grand-père, je pris un air très calme et rentrai sous la véranda pour annoncer à maman que « nous nous étions trompés », que ce n'était point la voiture de grand-père que nous avions entendue.

N'empêche que, toute la soirée, j'eus peine à contenir ma joie. Je me sentais bouillonner de plaisir et lorsque vers les sept heures grand-père arriva — pour tout de bon cette fois — je fus bien aise d'avoir un prétexte pour laisser déborder mon allégresse : sauter, crier, courir, manifestations que tout le monde attribua au plaisir que me produisait le retour du cher aïeul.

Le dîner me parut long, la veillée interminable et la nuit... oh ! cette nuit... quelle affreuse nuit ! je n'osais fermer l'œil de peur de m'éveiller en retard le lendemain. A chaque instant, j'allumais ma bougie, je consultais ma montre ; la vilaine ne bougeait pas ou presque. Je me levais, je marchais, j'allais à ma fenêtre, je regardais la campagne... il faisait noir comme dans un four... Fallait-il attendre aussi des heures et des heures ? le jour ne viendrait donc pas !...

Ce petit manège finit pourtant par me lasser. Je me recouchai pour la vingtième fois et... je m'endormis ! Je ne me serais sans doute même pas réveillée si, dans un rêve pathétique — j'en rends grâce à saint Hubert — au moment où je m'élançais à la poursuite d'un lièvre blessé par moi, je n'eusse perdu l'équilibre et tenté, pour ne pas choir tout à fait, de me retenir à un jeune pommier placé là bien à propos. Pour ce faire, j'allongeai le bras d'un mouvement brusque et je saisis... mon bougeoir, mais maladroitement, car il alla rouler de ma table de nuit sur le parquet avec un bruit épouvantable. Je me réveillai en sursaut... Le jour commençait à poindre et l'exacte perception des choses me revint promptement à l'esprit ; aussi, sautai-je à bas de mon lit et, sans prendre la peine de ramasser mon vigilant ami, morfondu, cabossé, tordu, démonté, je m'habillai à la hâte.

Quand je fus prête, je songeai seulement à regarder ma montre, elle marquait cinq heures... c'était bien tôt. J'ouvris néanmoins avec précaution la porte de ma chambre et prêtai l'oreille dans le corridor obscur.

Tout était calme et silencieux, mais au bout d'un moment, je perçus un pas discret frôlant les dalles du rez-de-chaussée, puis ces mots prononcés à demi-voix :

— A bas les pattes, Mylord !

C'était Georges. En quelques secondes, je fus en bas et le trouvai avec grand-père qui était dans la confidence.

Mon prudent aîné ne s'était pas senti le cœur de prendre sur lui toute la responsabilité ; il avait conté la chose au cher aïeul qui, dans sa bonté, n'y avait pas trouvé à redire ; il riait même de tout son cœur de mon audace.

— Ah ! c'est comme cela que tu désobéis à maman, petit monstre, et tu veux nous faire partager ton forfait !... Allons... en route ! Ici Mylord, ici Cybèle !...

Nous voilà partis, nous prenons à droite la grande allée des sapins et nous nous enfonçons dans le parc.

Le soleil se levait splendide, rougissant de ses rayons de cuivre le faite des taillis tout ruisselants de rosée. Sur l'étang, une brume floconneuse, opaline, montait, s'accrochant aux saules de la rive, s'attardant dans les branches folles et les feuilles légères pour s'élancer en vapeur dans l'éther étincelant.

Les choses et les êtres renaissaient à la vie, les plantes s'étiraient sortant d'un rêve; les fleurs, peu à peu, entr'ouvraient leur corolle pour boire la fraîcheur du matin, et les scarabées, éployant leurs élytres, prenaient leur essor dans l'azur. Les oiseaux chantaient de toute part... les corbeaux croassaient, les pies jacassaient et les geais criaient à tue-tête dans les grands arbres.

C'était étrange, merveilleux, impressionnant... et nous suivions toujours la grande allée serpentant dans les bosquets et les charmilles, traversant les futaies et les pelouses...

Tout à coup, comme nous arrivions à un tournant, Georges, qui nous précédait de quelques pas, s'arrêta court et tendant le bras vers un gros chêne décrépit et moussu :

— Tiens, dit-il en me montrant le sommet de l'arbre, en voilà un, il ne nous voit pas.

En effet, à l'extrémité d'une branche morte, sautillait un gros oiseau à la gorge lie de vin, aux ailes noires marquées de blanc, avec un endroit bleu pâle que je distinguais à peine.

— Attention ! c'est un geai, dit grand-père. Georges, passe-lui ton fusil.

Il me le tendit.

Je m'étais exercée à épauler l'arme de mon frère et, bien que très grande et très lourde pour moi, je la maniais avec assez d'aisance, mais en la prenant je tremblais horriblement; la crainte et l'émotion m'enlevaient mes forces: la première fois que j'allais tirer avec une cartouche sur un *vrai gibier* !

Cependant, je pris des précautions, j'avancai doucement, doucement sous le vieux chêne, puis, quand je fus à bonne portée, j'épaulai et visai rapidement. Pan !!!... Je ressentis une commotion formidable et mon oiseau... s'envola !

Pan !!! Cette fois c'était le fusil de grand-père qui parlait, je vis une fumée blanche, puis une masse qui dégringolait dans les arbres. Le geai avait été tué roide dans son vol.

Je le ramassai un peu piteusement.

— Laisse-le, me dit grand-père, on donnera à Jacques l'ordre de l'enterrer, c'est une mauvaise bête, elle a mérité son sort, nous allons en retrouver d'autres. Georges ! recharge le coup droit !

Je n'aurais pas cru grand-père si coulant et je croyais avec cette maladresse avoir accompli mon premier et dernier exploit cynégétique ! Je fus enchantée et pensai pouvoir bientôt réparer mon... erreur ! Nous continuâmes notre marche silencieusement.

Cette fois j'aperçus la première une pie magnifique se balançant sur la flèche d'un sapin.

— Vite, Georges, le fusil !

— Prends-le... va doucement !

La recommandation était bonne, car la pie est un oiseau fort difficile à approcher, mais je la suivis ponctuellement, et, me dissimulant derrière les massifs, j'arrivai à la distance voulue sans avoir donné l'éveil à Margot, je tirai : Pan !!! manquée... Pan !!! à terre. Toujours grand-père ! Il se mit alors à sourire, tandis que mon frère mâchonnait sa moustache... naissante !

J'étais furieuse, furieuse contre moi-même, furieuse contre mon incroyable malchance. Je ne savais que dire et pourtant j'aurais volontiers crié et trépigné de rage.

La promenade se poursuivit et trois autres fois j'envoyai vainement mon plomb dans les airs. Inutile d'ajouter que grand-père, lui, avait fait trois victimes de plus. Mais il était déjà tard et mes mentors, pour ne pas manquer tout à fait leur matinée de chasse, me laissèrent retourner au château, honteuse et déconfite.

Je fus maussade toute la journée, mais je tenais à mon affaire, et le soir, malgré mon bras droit endolori par le recul du fusil, je dis à l'oreille de grand-père en l'embrassant au moment de me retirer :

— Bon papa, nous recommencerons demain.

Pour le coup, le cher vieillard fut sur le point d'éclater de rire, mais un regard foudroyant, où se mêlait une supplique ardente, l'arrêta net et il me répondit par un petit signe affirmatif.

Le lendemain donc, nous recommençâmes, mais j'étais aussi émue, si plus ne fasse, que la veille et je manquai honteusement deux pies, trois geais et cinq moineaux. J'obtins encore une troisième matinée... Même insuccès ! Mais cette fois grand-père se moqua agréablement de ma maladresse et Georges... Georges lui-même — j'ose à peine le dire — alla jusqu'à me traiter de *mazette* !

L'injure en elle-même était sanglante; venant de mon grand frère dont toutes les paroles avaient pour moi un poids et une valeur sans limite, elle prenait des proportions inimaginables ! Cependant j'avalai l'affront sans paraître autrement offusquée et je ne parlai plus de chasse, mais je ne pouvais digérer l'épithète et j'invoquais tous les soirs saint Hubert pour qu'il m'offrit le lendemain l'occasion de me réhabiliter aux yeux de grand-père et de prouver à Georges que sa sœur n'était point une *mazette* !

DIANE DE YANOV.

(La fin au prochain numéro.)



MADemoiselle MILLIONS

SUITE



OURSUIVANT son idée, Luce continua :

— Je croyais aussi que pour se marier à son goût il suffisait d'avoir de l'argent, beaucoup d'argent. C'est bien peu de chose la fortune, marraine !...

— Assurément, ma chérie, mais elle donne le pouvoir de faire des heureux, de soulager des misères, de sécher des larmes, d'orienter vers le bien, par une éducation chrétienne, certaines vies, et on peut lui devoir ainsi de bien nobles jouissances.

— Vous voyez tout sous un point de vue supérieur, vous, marraine.

— C'est le moyen d'exhausser son horizon, mon enfant, et d'élever la vie au-dessus des banales et vaines préoccupations.

— Mais personne ne fait ainsi.

— Si, ma chérie, bien plus de gens que tu ne le crois.

— Les âmes d'élite comme vous, moi je ne saurais pas.

— Au contraire, le jour où tu le voudras, tu es plus apte que personne, avec ta nature généreuse, à embrasser ces idées.

— Il est trop tard, dit Luce avec un accent de découragement.

Et sa tante jugeant que c'était assez insister, ne releva point le propos.

Ces occasions se renouvelèrent et elle n'en perdit aucune pour imprégner Luce de ses propres sentiments. Sa nièce était trop différente d'elle-même pour qu'elle espérât l'y gagner entièrement, mais il lui aurait suffi pour toute ambition de parvenir à aiguiller ses idées sur une autre voie. Elle ne perdait pas l'espoir d'y arriver, car le caractère impérieux et ardent de Luce, s'il opposait une inflexible résistance à un obstacle qui le heurtait de front, était d'une extraordinaire faiblesse contre

la douce et lente persuasion qui s'infiltrait en la jeune fille, presque à son insu.

Elle ne parlait point de son père, et n'en avait aucune nouvelle. M^{lle} Philomène lui laissait ignorer qu'elle lui écrivait et que lui-même s'était adressé à elle, non pour s'informer de sa fille, mais pour régler quelques questions d'intérêt. Il imposait à sa belle-sœur, — car cela lui arrivait par un banquier sans qu'elle fut consultée, — une rétribution exagérée pour la pension de Luce : mille francs par mois et il lui envoyait aussi la même somme, qu'il avait coutume de donner à sa fille pour sa toilette, — mais à cette condition expresse que M^{lle} de Sainte-Perelle disposerait à son gré de ce second billet de banque pour les besoins de Luce, sans que celle-ci, que M. Rambert voulait châtier, pût se douter qu'il lui continuait ses libéralités.

M^{lle} Philomène avait donc prévenu sa nièce que son père lui ayant remis de l'argent à son intention, elle lui en donnerait lorsque Luce le voudrait, mais la jeune fille n'en réclamait guère...

Elle n'avait point emmené de femme de chambre, s'habillait seule et faisait elle-même son appartement, M^{lle} de Sainte-Perelle n'ayant qu'une seule domestique, un peu âgée, qu'elle menageait. Le train de la petite maison eût pu, grâce à l'aide de M. Rambert, être bien modifié, mais M^{lle} Philomène ne l'avait pas voulu, elle entendait expérimenter sur sa nièce la bienfaisante influence d'une vie modeste et occupée. Et elle bénissait Dieu que Luce s'y fût si vite accoutumée. On eût dit que celle-ci n'en avait jamais mené d'autre, et, n'était sa tristesse, elle semblait avoir oublié le passé.

A vrai dire, elle n'en regrettait qu'une chose : Germain, Germain qu'elle aimait toujours, et son long mouvement de colère jalouse enfin apaisé, elle déplorait secrètement ses violences et sa vengeance contre l'élue de son cœur, qu'ainsi elle avait fait souffrir, alors qu'elle l'eût tant voulu heureux, mais heureux par elle.

— Marraine, dit-elle un jour, croyez-vous que ce soit aimer un homme que de le souhaiter malheureux avec celle qu'il vous a préférée ?

— Assurément non, ma chérie, ou bien c'est le mal aimer, d'un amour égoïste et pervers.

— Alors, je n'aime pas Germain ?

— Tu ne l'aimes pas.

— Si, reprit Luce, sincère, si, je l'aime, et je ne voudrais pas qu'il souffrit par ma faute, du moins ; c'est déjà un progrès, n'est-ce pas, marraine ?

— Oui, répondit celle-ci, c'est un petit progrès ; le jour où tu le souhaiteras complètement, pleinement heureux, même aux dépens de ton propre bonheur, tu seras arrivée à la perfection.

— Peut-on aller jusque là ?

— Oui, dit M^{lle} Philomène avec une assurance et un long soupir révélant tout un passé de sacrifice obscur et de tristesse secrète.

Mais Luce n'y prit point garde.

En quittant Braulx, elle avait prié Aymeric de lui écrire, de lui donner des nouvelles. Il tarda si longtemps à le faire qu'elle dut, la première, par un mot, lui rappeler sa promesse.

Il répondit alors poste pour poste.

S'il n'avait pas donné signe de vie, c'est que tout ce qu'il avait à dire était triste : M. Rambert, sans cesse sombre, préoccupé, surchargé de besogne par le départ de M. Brécharde qui était l'âme de la maison et qu'un remplaçant insuffisant, malgré sa bonne volonté, ne laissait pas oublier. A l'usine, désarroi aussi ; Germain mal suppléé par un ingénieur peu au courant des habitudes, des machines... Chez les Brécharde, plus seulement des difficultés, des malheurs. Le père sans position, le futur gendre de même. L'oncle, le fameux oncle, débarqué de Chine un peu prématurément. Une indiscretion de M^{me} Dally, témoin de la scène de Braulx, ayant répandu le bruit des fiançailles de Germain et d'Elise, il était venu jusqu'au voyageur, presque à son arrivée. Dans sa fureur de n'avoir pas été consulté, comme il en avait témoigné le désir et, cette condition posée pour qu'il dotât sa nièce n'ayant pas été remplie, il retirait sa promesse d'apporter trente mille francs au contrat. Le mariage impossible désormais, du moins à présent, car Germain n'était pas homme à abandonner sa fiancée ; mais comment fonder une famille sans position personnelle et sans dot suffisante, M. Brécharde, son avenir devenu problématique par sa retraite et sa situation perdues, n'en pouvant donner qu'une très restreinte ?

La famille avait quitté l'appartement de la rue de Rennes pour en prendre un tout petit, aux Batignolles, et Germain s'était logé dans leur quartier. La tristesse était entrée dans cette maison naguère si heureuse...

Et Aymeric ajoutait :

« Elle est entrée aussi dans mon cœur, ma chère Luce, depuis que vous êtes partie. Que Braulx est grand ! Qu'il est sombre ! Qu'il est triste sans vous ! et que j'y suis malheureux ! »

Mais Luce ne prit point garde à cette dernière phrase. Elle montra la lettre à M^{lle} de Sainte-Pernelle et lui dit en pleurant :

— J'ai fait le mal, marraine...

— Oui, mon enfant, répondit celle-ci.

— Comment, comment le réparer ?

C'était ce que Luce se demandait anxieusement dans ce besoin d'action inhérent à sa nature devant toute circonstance nouvelle. Elle ne savait guère se résigner à la marche des événements et, sauf son exil à Abbeville, contre lequel, véritable exception, elle ne s'était pas rebellée, elle entendait toujours s'en mêler, au lieu de se laisser conduire par eux.

Cédant à un premier et généreux mouvement, elle écrivit à son père une lettre d'excuses, une lettre de sincère repentir. Sans rien implorer pour elle-même, elle lui dit savoir les malheurs des Brécharde, dont elle se sentait responsable et ajouta :

« Je vous supplie de m'aider à réparer ce que j'ai fait, sinon le remords en pèserait sur toute ma vie. Je veux rendre à Elise la dot dont elle est privée par ma faute. J'ai appris que l'oncle qui avait promis de la doter et qu'on devait consulter, au moins pour la forme, avant d'annoncer ses fiançailles, ayant pris en mauvaise part leur divulgation, sans la consécration de son avis, refuse à sa nièce l'appoint qu'il lui avait fait espérer formellement. Si je n'avais poussé Germain à bout, il eût gardé son secret, tandis que ceux qui, avec moi, l'ont entendu, l'ont répandu, et il est ainsi arrivé aux oreilles de l'oncle, aliéné désormais à Elise. C'est encore ma faute si M. Brécharde, vous donnant sa démission, a perdu ses droits à une retraite gagnée par tant d'années de travail ; aussi je vous conjure, au nom de ma mère, de prendre sur ma fortune personnelle trente mille francs, et de me les envoyer pour que je les fasse parvenir à Elise Brécharde ».

Puis, toujours sous la même impulsion, partie du cœur, Luce écrivit à Germain une lettre d'excuses, aussi touchante dans son humilité, et une seconde, non moins émouvante, à Elise.

Huit jours, dix jours se passèrent sans apporter de réponse de M^{lle} Brécharde ; mais, un matin, le facteur déposa dans la boîte une large enveloppe où Luce, tremblante, reconnut l'écriture de Germain. Hélas ! cette enveloppe contenait seulement sa propre lettre non décachetée que M. Danglefer lui renvoyait.

Quelque blessant que fut le procédé, il ne refroidit pas la fièvre de réparation en laquelle Luce s'exaltait.

Un autre matin, elle reçut de son père une lettre chargée qui contenait, sans une ligne de lui, un chèque de trente mille francs.

Luce, alors, fut joyeuse, un peu rehaussée à ses propres yeux par le désintéressement de son action. Elle expédia le chèque à Elise avec ces deux mots : Restitution, repentir.

— Au moins, dit-elle gaiement à M^{lle} Philomène, mon argent sera bon à quelque chose !

Hélas ! le surlendemain, le chèque revenait

accompagné d'un billet de la main de Germain.
« Il est des blessures qui ne se ferment pas avec de l'or, et M^{lle} Bréhard n'accepte pas d'au-
mône ».

Deux mois auparavant, Luce se fût fâchée... ce jour-là, elle pleura amèrement.

— Marraine, marraine, disait-elle, à quoi me sert d'être riche?...

Quelque temps se passa encore; les yeux de Luce s'ouvraient chaque jour davantage à la saine réalité des choses, lui montrant bien fausses toutes ses illusions d'orgueil et bien vain le piédestal de fortune où elle s'était crue haussée à une indépendance lui permettant tout. Elle pensait toujours à Germain.

— Marraine, dit-elle une fois, je crois que j'approche de la perfection, je désire sincèrement que Germain et Elise se marient et soient heureux.

Aymeric lui ayant écrit plusieurs fois sans lui parler d'eux, elle en réclama des nouvelles. M. de Penmarc'h lui répondit fidèlement :

« A l'usine, tout se rrange et « le patron » semble moins soucieux. Chez les Bréhard, l'espérance luit de nouveau. M. Bréhard a trouvé une situation à peu près semblable à celle qu'il occupait chez votre père. Germain est attaché à la manufacture de tapis de Blézy; c'est, pour lui, une position superbe et à Paris même. On reparle donc du mariage très prochain, désormais; on le dit fixé aux premiers jours de septembre. Il n'y a que ma vie à moi, ma chère Luce, où ne règne aucune amélioration, aucune douceur, dans l'ennui douloureux et profond de votre absence ».

Ils étaient heureux! le mal en partie réparé par la Providence... Luce ne vit que cela d'abord et se réjouit.

Puis, elle pensa que, s'aimant, Germain et Elise allaient enfin être unis... et elle pleura...

M^{lle} Philomène s'en aperçut.

— Eh bien! Luce, lui dit-elle doucement. Et la perfection?...

— Oh! marraine, c'est trop haut!...

XXI

Quelques mois se passèrent encore; l'hiver revint sans amener de changement dans la vie extérieure de Luce, mais, sous l'influence persévérante de M^{lle} Philomène, sa vie intérieure se modifiait grandement.

D'extravagances ni de colères, il n'était plus question désormais, elle restait seulement un peu triste, et comme découragée. Cette impression dominante chez elle, inquiétant M^{lle} de Sainte-Perelle, l'avait déterminée à sortir de la retraite qu'elle avait imposée à sa nièce, et la mauvaise saison ayant ramené à Abbeville ses relations

habituelles, elle leur avait présenté Luce, faisant avec elle quelques visites, et lui avait procuré des amies de son âge. La jeune fille se prêtait à ces distractions de bonne grâce, mais sans entrain. Pourtant, on l'aimait dans le petit cercle de M^{lle} de Sainte-Perelle, on la comblait d'aimables prévenances, et son succès n'était pas dû seulement à la grande estime et à la vive sympathie qu'inspirait sa tante, mais à ses qualités personnelles. On lui savait gré, étant si riche, de sa simplicité, car nul n'était aussi simple qu'elle. Elle se montrait aussi, quoiqu'un peu froide, gracieuse et obligeante pour tous. Elle avait désormais cette secrète humilité et cette défiance de soi des vaincus de la vie qui, sincères envers eux-mêmes, s'accusent seuls de leur défaite; cela lui donnait une réserve, presque une timidité, seyant, par contraste, à sa hautaine beauté.

Vers la fin de décembre, une des amies de M^{lle} de Sainte-Perelle donna un grand bal et l'invita, ainsi que sa nièce. M^{lle} Philomène était disposée à accepter; à sa grande surprise, lorsqu'elle le proposa à Luce, celle-ci refusa.

— Non, dit-elle, à quoi bon? le monde ne m'amuse plus...

M^{lle} Philomène n'insista point, mais releva cet indice comme un des plus graves de détachement et de découragement.

Luce n'avait toujours aucune nouvelle directe de son père. Le jour de l'an approchait, M^{lle} de Sainte-Perelle lui rappela qu'il était convenable qu'elle écrivit à M. Rambert.

— Je comptais le faire, répondit-elle.

En même temps qu'elle, et sans qu'elle le sut, M^{lle} Philomène adressa une autre lettre à son beau-frère.

« Luce est sage, lui disait-elle, mais elle est triste et découragée. La leçon a été dure, je me demande s'il est utile de la prolonger plus longtemps? Peut-être feriez-vous bien de nous rappeler près de vous, au moins temporairement. Non que Luce me gêne ici, bien au contraire, mais il faut penser à son avenir. Quoiqu'elle ait formellement refusé d'aller dans le monde, nous avons d'assez nombreuses relations, et, faite, comme elle l'est, pour ne passer inaperçue nulle part, elle est très connue, dans ce pays, et très avantageusement. Aussi on m'a déjà chuchoté à l'oreille quelques velléités de projets matrimoniaux, qui ne demandent qu'un encouragement pour arriver jusqu'à vous. Outre que Luce ne me semble pas disposée à les seconder, je ne crois pas que vous vouliez la marier en province. C'est pourquoi je vous dis : en vue de son avenir, il est temps, sans doute, que vous la rappeliez auprès de vous ».

Après l'envoi de ce message, M^{lle} Philomène eut quelques jours d'attente anxieuse. Pourtant, elle supposait que son beau-frère serait de son avis et

redemanderait sa fille à Paris. Elle n'envisageait pas la perspective de ce nouveau déplacement sans regrets, elle, si heureuse de retrouver la paix de sa petite maison !... mais elle s'était habituée, de longue date, à compter pour rien ses désirs et ses préférences.. Sans s'y arrêter, elle pensait plutôt à orienter, tout doucement, Luce vers ce changement nouveau.

Dès les premiers mots, celle-ci, par l'exposé sincère de ses sentiments, lui ferma la bouche.

— Peut-être, lui avait dit M^{lle} Philomène, ton père te pardonnera-t-il enfin, et te permettra-t-il de revenir près de lui ?

— Retourner à Paris, répondit Luce, à quoi bon ? Ici, ne sommes-nous pas bien ? Là-bas, que ferai-je ? Je ne suis ni nécessaire ni même agréable à mon père. Le monde me fatigue, les relations m'ennuient. A quoi bon me replonger dans le tourbillon ?... Je n'en attends rien et il n'attend rien de moi. Le bonheur n'existe plus pour mon propre cœur et je suis aussi incapable de le donner que de le ressentir. A part quelques miséreux dont je pourrai nourrir la faim, vêtir la nudité, à qui puis-je être utile ? A qui secourable ? A qui puis-je être chère ou même seulement agréable ? Ma vie est, sous ce rapport, condamnée à l'impuissance. Je ne dispose que d'un seul facteur, l'argent, et il ne peut me donner ce que je désire, réparer le mal que j'ai fait, procurer du bien-être à ceux que j'aime... alors, à quoi bon me rapprocher de ces derniers, à quoi bon sortir de la paix où je m'endormais ?...

M^{lle} Philomène ne répliqua point et attendit plus impatiemment une réponse de son beau-frère, qui lui suggérerait la décision à prendre devant l'état d'esprit de Luce, qu'elle lui avait fidèlement dépeint.

Cette réponse ne fut point celle qu'elle présu-
mait.

A sa fille, d'abord, M. Rambert écrivait quelques mots brefs sur une carte. Il la remerciait de ses souhaits, ajoutant qu'il ne tenait qu'à elle de les réaliser, au moins en partie, et de lui donner ce bonheur qui, jusqu'à présent lui avait été refusé, d'avoir une fille sérieuse, raisonnable et soumise. Puis il ajoutait :

« Bien que tu ne l'aies guère mérité, je suis heureux de l'agrément que tu me dis trouver dans ta vie auprès de ta marraine. Seulement tu serais bien changée si, d'ici quelques mois, cette existence tranquille ne te pesait pas. Quand viendra ce moment, tu te rappelleras que le moyen d'y échapper est le mariage et tu m'aviseras lorsque tu y seras décidée en principe, car quelques-uns de tes prétendants de l'hiver dernier te verraient volontiers te raviser, choisir l'un d'eux. Et il me semble que ce serait sagesse de le faire ».

Luce montra sa lettre à sa marraine qui, après l'avoir lue, lui demanda :

— J'espère que tu vas suivre le conseil de ton père ?

— Moi ? fit Luce révoltée, moi, me marier ? Marraine, à quoi pensez-vous ? Ne savez-vous pas que je ne me marierai jamais !

Une fois de plus M^{lle} Philomène se tut. A vrai dire, elle comptait sur une réplique de ce genre, et si elle l'avait provoquée, c'était sous la pression de l'autre lettre de M. Rambert, à elle adressée confidentiellement :

« Ma chère Philomène, lui disait-il, d'abord merci de tout ce que vous faites pour Luce. Je suis heureux de l'amélioration que vous constatez en elle, mais ne puis la croire assez complète ni assez achevée pour rappeler ma fille près de moi. Un pardon si prompt, après une faute si grave, pourrait rendre inutile la courte pénitence qui l'a précédé et que votre bonté a encore bien adoucie. Du reste, je vous l'avoue, l'expérience que j'ai faite, bien à mes dépens ! de la vie commune avec Luce, m'a radicalement guéri du désir de tenter un nouvel essai et je suis formellement décidé à ne la reprendre — à vous, ma chère belle-sœur ou, si vous n'en vouliez plus, au couvent qui suppléerait votre hospitalité si dévouée — qu'au moment de son mariage. Elle est libre de l'avancer à son gré, car, comme je le lui écris, quelques-uns de ses prétendants de l'an passé restent sur la brèche, attendant toujours son bon plaisir. Mais si vous trouviez en Picardie un parti qui lui convînt mieux, je l'accepterais sans hésiter. L'essentiel serait, à mes yeux, que Luce s'établît convenablement ; qu'elle épouse un homme du Nord ou du Midi, un Parisien ou un provincial, un rural ou un citadin, cela m'est égal. Si donc l'on vous fait quelque demande qui vous semble devoir être prise en considération, veuillez m'en prévenir, et, d'ici là, restons dans le *statu quo* qui, jusqu'à présent, nous a bien réussi ».

Bien que M^{lle} Philomène n'approuvât qu'à demi la décision de son beau-frère, elle l'accepta, sans discussion, d'autant plus aisément que cela concordait avec le désir de Luce de ne point retourner à Paris. Et toutes deux continuèrent leur vie accoutumée, ne fréquentant point le monde, à proprement parler, mais ayant, quand même, d'agréables connaissances que M^{lle} Philomène étendait de plus en plus dans un but bien défini en sa pensée.

M. Rambert désirait que sa fille se mariât, uniquement dans l'intention d'assurer son avenir ; M^{lle} de Sainte-Perelle souhaitait la même chose, mais surtout pour guérir Luce de l'amour, véritable chimère qui, ayant pris, grâce à son imagination ardente, des proportions démesurées et poussé en son cœur de profondes et inexpugnables racines, endeuillait sa jeunesse et menaçait de tronquer sa vie.

Elle se rendait parfaitement compte, avec son

tact de femme sensible, qu'à distance aucun parti, surtout ceux déjà refusés par Luce, n'avait chance de triompher de ses projets de célibat. Il aurait fallu, pour cela, quelque affection désintéressée, que la jeune fille vît de près et qui la touchât. M^{lle} de Sainte-Perelle ne désespérait point d'en faire naître une dans le petit coin modeste de province qui avait recueilli l'exilée, et parmi les quelques jeunes hommes qui la recherchaient tout en n'osant pas se déclarer formellement. M^{lle} Philomène trouva le moyen de les encourager, sans que sa filleule s'en aperçût et, vers le printemps, trois demandes lui furent faites de la main de celle-ci. Comme elles étaient vraiment toutes acceptables, et qu'une représentait, même pour Luce, un mariage avantageux, avant d'en parler à l'intéressée, elle écrivit à son beau-frère.

Il ne lui répondit qu'un mot :

« Les propositions que vous me transmettez méritent d'être examinées sérieusement et même discutées, s'il le faut. J'irai donc le faire avec vous et Luce. J'arriverai après-demain jeudi, à trois heures. »

Un peu bouleversée de cette visite qu'elle ne prévoyait pas, M^{lle} Philomène s'ingénia à y préparer Luce. Celle-ci marqua une certaine satisfaction de revoir son père, mais lorsque sa marraine ajouta :

— Il vient sans doute parler de ton avenir, et comme tu as laissé, depuis sa lettre du mois de janvier, cette question sans réponse, il s'est décidé à la traiter de vive voix.

— S'il vient pour cela, répondit Luce, il perd son temps et ses peines.

Et elle le dit d'un ton ferme et mélancolique qui inquiéta sa tante.

Aussi, le lendemain, la bonne M^{lle} Philomène usa-t-elle d'une diplomatie qui lui était d'ordinaire bien étrangère, pour aller seule chercher son beau-frère à la gare. Et dans le trajet de la station à sa maison, elle l'entretint de Luce, sans toutefois dévoiler son secret.

— Elle est douce, dit-elle, sage, mais elle est triste, elle prend des goûts et des idées de vieille fille, et se déclare absolument décidée à ne point se marier. Soyez avec elle patient et indulgent, ne la brusquez ni ne la découragez. Ne lui dites point non plus que les demandes en mariage que je vous ai transmises ont passé par mes mains. Elles auraient pu vous être adressées directement; faites, je vous prie, comme s'il en avait été ainsi. Je ne veux point sembler votre alliée dans cette campagne du mariage que vous entreprenez et à laquelle elle est si contraire. Si je lui deviens suspecte sous ce rapport, c'en est fini de mon influence sur elle.

— Soyez tranquille, répondit M. Rambert.

Et il n'ajouta rien, car les dires de sa belle-sœur

n'étaient point parvenus à le disposer à l'indulgence.

Son revoir avec Luce n'eut aucune effusion. Après l'avoir embrassée, il la considéra un instant; elle lui parut tout autre, plus sérieuse et un peu triste.

— Tu es changée, lui dit-il brièvement.

— Je mûris, répondit-elle avec ce tour d'esprit original que sa mélancolie éteignait, mais qui demeurait vivace en elle.

— Diable! dit le baron, voulant rire, alors il sera bientôt temps de penser à la moisson.

— Oh! ne parlons pas de cela, fit, avec une véritable révolte intime, Luce qui avait compris.

Le baron n'insista pas et causa d'autre chose. Aucune allusion dans ses propos ne fut faite au passé, mais le soir, après le dîner, il dit simplement à sa fille qu'il désirait avoir avec elle, devant sa marraine, un entretien sérieux.

— Je suis venu pour cela, ajouta-t-il.

— Je suis à votre disposition, répondit Luce, un peu émue.

— On m'a fait pour toi, reprit-il, malgré ton absence, plusieurs propositions de mariage. Tu en connais déjà quelques-unes.

Et il lui cita ceux de ses prétendants de l'an passé qui revenaient à la charge.

— Je n'ai pas changé d'avis, répondit Luce, très ferme.

Le baron, alors, lui énuméra les demandes nouvelles qu'il avait reçues. Elle secoua encore la tête :

— Non, dit-elle, aucun de ceux-là.

— Enfin, continua-t-il, d'ici même j'ai reçu plusieurs ouvertures.

— D'ici ?

Et, cette fois, Luce, étonnée, se montra un peu curieuse. Son père lui nomma les trois jeunes gens qui la recherchaient.

— Oh! fit M^{lle} Philomène intervenant, on ne refuse pas M. de Cimaure!

— C'est un charmant garçon, en effet, dit Luce froidement, et cela me flatte certainement qu'il ait songé à moi, mais, pas plus lui qu'un autre, je ne l'accepterai.

— Luce, reprit M. Rambert, se conformant aux conseils de patience que sa belle-sœur lui avait donnés, sais-tu que tu es majeure ?

— Oui, père.

— Sais-tu que toutes tes amies, tes contemporaines sont mariées ?

— Oui, père.

— Et que tu vas tourner à la vieille fille ?

— Cela ne me tourmente nullement.

— Je n'en dirai pas autant : plus que les autres, les jeunes filles sans mère doivent s'établir de bonne heure.

— J'ai marraine, c'est une mère.

— Tu ne l'auras pas toujours, ni moi non plus. Il est temps, Luce, grand temps de penser sérieusement à ton avenir.

— Vous avez peut-être raison, père, mais comme si j'étais forcée en ce moment de prendre une décision pour ou contre le mariage, elle lui serait nettement défavorable, il me semble que je ne perds rien à attendre.

— Et pourquoi ta décision serait-elle négative quant au mariage ?

— Parce que je n'en ai pas le goût.

— Sois sérieuse ; c'est un enfantillage, cette raison-là.

— Non, fit Luce si gravement que son père en fut un peu impressionné.

Alors, il reprit :

— Aurais-tu quelque goût, quelque inclination secrète ? S'il en est ainsi, parle sans crainte. Lorsque tu nous as joué cette absurde comédie d'un amour pour Danglefer, tu as bien vu à quelles concessions j'étais disposé : ceci doit t'inciter à la confiance.

— Je n'en manque pas, mon père, mais je n'ai rien à vous dire en ce sens. Je vous demande seulement de refuser les partis qui se sont présentés et de ne pas me parler mariage en ce moment ; plus tard, nous verrons.

M. Rambert regarda sa belle-sœur qui lui fit signe de ne pas insister. Il lui obéit, mais ne put se retenir d'ajouter avec un peu d'aigreur :

— Tu sais que ton refus de te marier entraîne la prolongation de ton séjour ici ? Notre essai de vie commune m'a trop mal tourné pour que je consente à le renouveler.

— Je me trouve très bien ici, répondit Luce simplement.

— C'est tout, alors, répondit son père.

L'entretien en resta là, mais, le lendemain matin, le baron le reprit avec sa belle-sœur.

— Que pensez-vous de tout cela ? lui dit-il.

— Que Luce est tout à fait réfractaire au mariage, quant à présent, répondit M^{lle} de Sainte-Perelle, et qu'il est inutile d'insister. Attendons, mon cher Lucien, attendons tout du temps qui passe et qui lasse ; mais, d'ici là, distrayons-là ; ne remarquez-vous pas qu'elle est triste ?

— Si, je l'ai observé. Elle a beaucoup gagné au point de vue du caractère, mais elle a un fond de mélancolie que je ne m'explique pas bien.

— Il m'inquiète, reprit M^{lle} Philomène ; elle a eu une grande secousse, ses nerfs ont été ébranlés. Ils se calment, mais sa gaieté ne lui revient pas, elle aurait besoin d'une diversion.

— Laquelle ?

— Je ne sais pas au juste. Ici, elle repousse toutes les distractions. Il faudrait changer ses idées ; un voyage serait peut-être efficace.

— L'accompagneriez-vous, Philomène ?

— Je ne quitterai pas Luce jusqu'à son mariage, mon cher beau-frère, si, toutefois, vous le trouvez bon.

Il y avait dans ces paroles tant d'humble dé-

vouement et d'affection profonde que M. Rambert en fut touché.

— Vous êtes la Providence de cette enfant, dit-il.

Et au bout d'un moment, il ajouta :

— Je lui parlerai de ce voyage.

Après le déjeuner, M. Rambert, à la faveur d'un rayon de soleil printanier, s'en fut au jardin fumer son cigare et y emmena sa fille.

— Je t'ai dit hier, commença-t-il, que si tu persistais à repousser l'idée d'un mariage prochain, tu resterais ici, mais j'ai réfléchi qu'il était peut-être indiscret de t'imposer si longtemps à M^{lle} de Sainte-Perelle.

— Elle s'est plainte de moi ? fit Luce, inquiète. Oh ! je ne crois pas que ma présence lui pèse, au contraire !...

— Je ne dis pas, mais, d'un autre côté, l'atmosphère dans laquelle tu vis ne te convient pas ; tu y as pris d'absurdes idées de célibat.

— J'y ai gagné ? fit Luce, levant le doigt pour interrompre son père.

— Oui, en un sens, tu es plus sérieuse, mais avec ta diable de nature extrême, tu as dépassé la mesure, tu l'es trop maintenant.

— Vous êtes difficile à satisfaire, fit Luce, un peu moqueuse.

— Peut-être ; en tous cas, je te trouve triste, et cela me semble exagéré. Tu as fait une mauvaise action, tu la regrettes, c'est bien, mais c'est assez, il ne s'agit pas d'en faire pénitence toute ta vie.

— Oh ! dit Luce, souriant, ce n'est pas cela, mais, ajouta-t-elle plus gravement, j'ai beaucoup réfléchi depuis près d'un an...

— Tu as bien fait, dit son père l'interrompant, pressé d'en finir, seulement cela suffit, maintenant, il faut te distraire. Que dirais-tu d'un voyage ?

— Qui m'accompagnerait ?

— Ta tante.

— Et où irions-nous ?

— Où tu voudrais.

M. Rambert vit bien que ce projet souriait à Luce ; talonné par l'heure de son départ, il ne l'approfondit point davantage, mais chargea M^{lle} de Sainte-Perelle d'arranger les choses, et reprit le train pour Paris.

Une quinzaine de jours plus tard, M^{lle} Philomène et sa nièce partaient pour la principauté de Lichtenstein, dans ce couvent de Gutenberg où Luce avait passé une année, qu'elle désirait revoir et montrer à sa marraine.

XXII

On avait vu, à Gutenberg, revenir Luce avec un effroi trop justifié, sans oser pourtant la repousser. La surprise de sa nouvelle manière fut si agréable aux bonnes sœurs et à leurs élèves qu'on voulut, le plus longtemps possible, jouir de son

charme. Son aimable marraine ayant aussi conquis toute la communauté, on engagea les voyageuses à prolonger leur séjour qui, d'abord, ne devait être que de deux mois. Elles se laissèrent faire une douce violence.

Luce était heureuse dans ce milieu qui avait été le sien avant l'orage de sa vie, ce qui lui permettait d'évoquer des souvenirs auxquels cet orage n'était pas mêlé, et M^{lle} de Sainte-Perelle jouissait de la voir distraite et éloignée de l'inutile rêve qui l'assombrissait.

Leurs rapports avec la France n'étaient pas très fréquents. Luce écrivait environ tous les quinze jours à son père qui lui répondait exactement, mais des billets brefs, quoique affectueux, ne lui donnant aucun détail sur ce qui se passait autour de lui. Elle avait cessé toute correspondance avec ses amies de pension ou de Paris, dans ce détachement de toute affection, de tout souvenir, qui était sa note dominante. M^{lle} Philomène ne recevait et n'écrivait guère que des lettres d'affaires. Le plus régulier et volumineux courrier que reçût Luce lui venait d'Aymeric.

La nouvelle de son départ avait atteint le pauvre garçon en plein cœur. La disgrâce de celle qu'il aimait, malgré lui, d'une invincible passion, lui avait été d'abord très pénible, parce qu'elle l'éloignait de lui; mais, dans le désir de se guérir d'un amour qui ne pouvait lui amener que des déboires et des souffrances, il avait ensuite essayé de profiter de l'absence de Luce pour la chasser de son cœur; d'où le retard, puis la rareté de ses premières lettres. Pour s'en excuser à ses propres yeux, il se disait avec amertume que ce n'était point de lui que Luce, en le priant de lui écrire, désirait savoir quelque chose, mais des autres; qu'il ne remplirait, auprès d'elle, par une correspondance telle qu'elle le souhaitait, que le rôle d'un intendant, chargé par un maître absent, de lui donner des nouvelles de ce qui se passait chez lui. Et ce rapprochement, quand toute idée d'infériorité lui était si pénible, l'avait aidé à résister à la tentation d'entretenir souvent celle qui lui était chère. Il espérait ainsi en éloigner le souvenir... Mais l'insuccès de ses efforts, au bout de quelques mois, l'y fit renoncer, et il regretta alors ces silences qui avaient pu donner à Luce l'illusion de son indifférence, en même temps qu'il prit à tâche de les réparer. Que lui importait qu'elle lui eût permis de lui écrire pour une raison ou une autre? l'essentiel n'était-il pas cette faci-

lité précieuse qu'elle lui avait accordée de se rappeler à elle et de recevoir, en échange, quelques mots de sa main! Comment avait-il été assez fou, assez orgueilleux, pour n'en pas profiter davantage et plus tôt?

Tous les obstacles qu'Aymeric cherchait à opposer à sa passion pour Luce aboutissaient toujours à une défaite de ce genre.

Il écrivit donc environ deux fois par mois lorsque Luce était à Abbeville. Il se berçait alors de l'espoir que la séparation serait de peu de durée, et, qu'en retournant à la campagne, M. Rambert, jugeant sa fille assez punie, la rappellerait.

Le voyage que le « patron » fit à Abbeville le confirma dans ce sentiment; il crut que M. Rambert était allé porter à Luce une amnistie générale. Il aurait bien voulu l'accompagner, mais n'osa le demander, et s'en consola avec la perspective d'un prochain retour de la jeune fille. Lorsque M. Rambert, revenu à Paris, lui annonça qu'elle allait faire une absence de plusieurs mois, il fut anéanti. Son rêve, son beau rêve, déjà insaisissable de près, s'éloignait, s'éloignait de plus en plus jusqu'à s'évanouir, bientôt, et perdre toute forme tangible, pour ne demeurer plus qu'un souvenir.

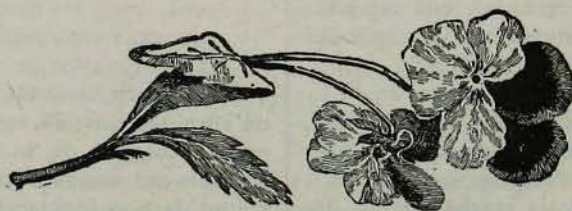
Pour réagir contre les circonstances, il reprit sa plume, et, chaque semaine presque, Luce recevait une longue lettre spirituelle, bien tournée, où la tendresse se dissimulait sous une forme enjouée, — car il n'osait parler de son amour ignoré, — et qui lui était agréable par l'accoutumance qu'elle en avait. Elle n'aurait pas, précédemment, désiré ces lettres; maintenant, lorsqu'elles n'arrivaient pas régulièrement, il lui manquait quelque chose, tant l'habitude est une puissance!

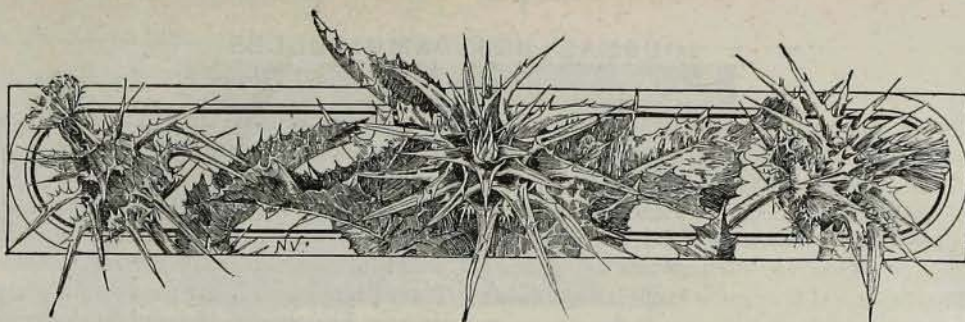
— Aymeric n'a pas écrit cette semaine, disait-elle à sa marraine.

Celle-ci ne prenait point en mauvaise part cette correspondance. L'intimité antérieure de Luce et d'Aymeric autorisait sa familiarité, Luce lui donnait à lire toutes ces lettres, irréprochables au point de vue de la convenance. Et M^{lle} Philomène, qui n'y voyait qu'un lien quelconque rattachant sa nièce à la vie et au monde, en était plutôt satisfaite, car le découragement intime et persistant que la jeune fille, dès qu'elle oubliait le banal présent, montrait en parlant du passé ou en songeant à l'avenir, l'inquiétait fort.

MARY FLORAN.

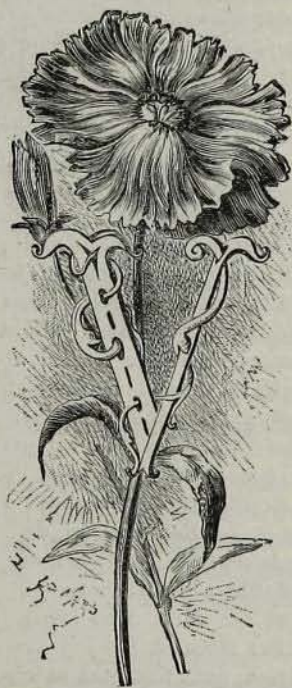
(La suite au prochain numéro.)





REVUE MUSICALE

Pénurie de nouvelles. — Victor Maurel et Van Dyck.
— Les entr'actes de l'Odéon. — Concerts du Grand
Palais. — Chœurs de jeunes filles.



OTRE correspondante est un peu à court de nouvelles, chères lectrices. Je vous avais communiqué, le mois dernier, la plupart des pronostics pour la saison d'hiver, et, au moment où je vous écris, les chefs d'orchestre s'occupent de leur réalisation. Au moins dans sa première partie, octobre est défavorable aux amateurs de musique. C'est une ère de travail précédant l'ère des grandes auditions. Toutes les salles sont envahies par le tumulte des répétitions.

Des premiers Concerts Colonne et Lamoureux, je vous parlerai dans notre prochaine Causerie, ainsi que des *Barbares*, l'opéra de Saint-Saëns, si impatiemment attendu, qui aura pour interprètes Mmes Héglon et Hatto, MM. Delmas, Vaguet, Riddez et Rousselière.

Victor Maurel vient donner à l'Opéra-Comique quelques représentations de ses meilleurs rôles : Falstaff et le Juif Polonais, une de ses créations les plus intéressantes, où il se montre aussi parfait tragédien qu'excellent chanteur. C'est un grand plaisir de réentendre ce conte fantastique d'Erckmann-Châtrian, dont Erlanger a si bien rendu le côté étrange et saisissant. Un autre astre musical, le célèbre ténor Van Dyck, a promis à Cortot son concours pour *Le Crépuscule des Dieux*, quand le printemps sera venu.

L'Odéon a repris *L'Arlésienne*, avec les chœurs et l'orchestre Colonne. Le temps n'a pas amoindri le succès de l'exquise partition de Bizet, et le Minuetto, l'Adagio, la Farandole, les Chœurs dans la Crau ont ému les auditeurs d'aujourd'hui comme ils émouvaient ceux d'autrefois... car c'est déjà de l'autrefois, les premières représentations de cette *Arlésienne* si discutée que la musique seule sauva d'une chute au début de sa carrière. Plusieurs abonnées m'ont demandé l'origine, du deuxième menuet qui figure dans *L'Arlésienne* et qui, leur a-t-on dit, n'a pas été, à l'origine composé pour elle. Ce joli et fin menuet, si amusant avec ses broderies légères, avait été primitivement écrit pour *La Jolie Fille de Perth*, une œuvre de Bizet qui est loin d'être indifférente.

Vous savez, chères lectrices, que, dans la majeure partie des théâtres, le public se plaint amèrement de la longueur des entr'actes. Il trouve mortelles ces interminables suspensions. Ceux qui abandonnent leurs fauteuils errent mélancoliquement par les corridors et font récolte de bronchites; ceux qui demeurent à leurs places s'impatientent et s'énervent quand ils ne s'endorment pas paisiblement. « Nécessités de la mise en scène, obligation de laisser reposer les artistes » objectent les directeurs. A l'Odéon, pour faire passer le temps et satisfaire tout le monde, on exécute, durant les entr'actes, un peu de musique au foyer du public. Le programme est naturellement peu chargé : *Les Noces Villageoises*, de Godard; *Le Ballet Egyptien*, de Luigini; *La Prise de Troie*, de Berlioz, etc. Tout cela fragmenté, bien entendu.

Je ne veux pas négliger de vous parler des concerts populaires donnés au Grand-Palais sous la direction de Louis Pister. Et si vous le voulez bien, nous allons chercher une petite querelle à leurs organisateurs. Des concerts populaires doivent, me semble-t-il, s'adresser à la masse, et, tout en flattant ses goûts, tenter de les affiner, de leur donner plus d'assurance et de certitude. Aussi, pourquoi exécuter indifféremment de la bonne, de la médiocre et de la mauvaise musique? Ne m'accusez pas d'intransigeance, je ne

prétends pas qu'un programme soit exclusivement composé de grande musique, de musique classique; il ne s'agit pas d'adopter uniquement telle ou telle école en négligeant les écoles adverses. En matière d'art, il faut faire montre d'un parfait éclectisme et ne pas vouloir imposer ses goûts à autrui. Seulement si les genres les plus divers sont admis, demandons au moins que chaque genre soit représenté, non par ce qu'il a de pire, mais par ce qu'il a de meilleur. Et, sans critiquer davantage, notifions le succès remporté par Mlle Revel, un des premiers prix du Conservatoire, dans *Les Noces de Figaro* et la *Légende de Lakmé*, hélas! L'orchestre est bon, spécialement dans les *Danses hongroises*, de Brahms, le pittoresque ballet de *La Korrigane* (Widor), la *Rhapsodie norvégienne*, de Lalo. Il est moins accoutumé à interpréter les classiques. Les programmes des concerts donnés dans la salle du Palmarium, au Jardin d'acclimation, sont similaires. Le ballet de *Coppélia* (Delibes), la *Marche de Lohengrin* (Wagner), y ont obtenu des succès. Tous les morceaux que je viens de vous citer existent, réduits pour piano seul, mais, si j'ai un conseil à vous donner, prenez plutôt les transcriptions à quatre mains ou à deux pianos, quand vous choisirez des ouvrages primitivement écrits pour l'orchestre. Il faut trop les réduire, les diminuer pour les adapter au piano à deux mains.

Puisque me voici amenée à parler non seulement de la musique que vous pouvez entendre, mais aussi de celle que vous faites vous-même, je vais profiter de l'occasion, chères lectrices, pour répondre à quelques questions adressées au journal de divers et nombreux côtés et qui peuvent se résumer ainsi : « Que faire pour passer la journée avec des amies, quand on n'est plus à l'âge des poupées et qu'on est fatiguée des ouvrages de dames ? » Cette confidence m'a été faite : « Nous avons en travaillant trop de temps pour causer, alors nous devenons quelque peu médisantes ». Je ne vous répète pas des conseils de morale qui m'entraîneraient hors de mes attributions, mais voici un moyen de vous distraire, sans courir le risque d'être mauvaises langues. Pourquoi ne pas profiter des ennuyeux derniers mois de l'année pour monter des chœurs de jeunes filles, qui feront grand plaisir quand vous les exécuterez soit pour vos amis, soit pour des œuvres de charité, à l'époque du nouvel an ou du carnaval ? Il n'est pas nécessaire d'avoir une immense voix ni un grand talent pour être une excellente choriste, il suffit de chanter très juste, d'aller en mesure et de se con-

former avec docilité aux indications et observations du conducteur. Celui-ci, choisi avec grand soin, doit être un parfait musicien. Une certaine fermeté est indispensable; s'il craint de désobliger les exécutants en les avertissant de leurs erreurs ou en leur faisant recommencer souvent les passages défectueux, il est perdu et n'obtiendra rien de bon. Les chœurs doivent être souvent et longtemps répétés, chaque partie séparément au début, mais ce sont ces répétitions qui sont amusantes; aussi préparez-vous, deux mois sont bien nécessaires pour arriver à un résultat parfait. Qu'une de vous assume la très lourde tâche d'être votre accompagnatrice. Il faut, qu'en ne négligeant rien de sa propre partie, elle soutienne les faibles et ramène les hésitants; qu'elle empêche les emballages et réveille les somnolences.

« Et des titres ? demandez-vous. Il y a si peu de chœurs de femmes ! » Quelle erreur, chères lectrices ! Vous n'ignorez sûrement pas ceux qu'on pourrait qualifier de classiques : *La Reine de Saba* et la *Mireille*, de Gounod, en contiennent de charmants. Il en existe dans *Le Vaisseau Fantôme* (Wagner), dans *Sigurd* (Reyer), dans *Obéron* (Weber). Mais vous connaissez tous ceux-là, et *Les Norvégiennes*, de Delibes, et *Les Esprits*, de Godard, et le *Chœur des Prêtresses*, de Glück. Voulez-vous d'autres titres ? Je ne vous indique naturellement que des chœurs pour voix de femmes, les ténors étant difficiles à trouver. Dans la musique religieuse, nous trouvons deux jolis *Ave Maria*, l'un de Duvernoy, l'autre de Büsser, tous deux édités chez Durand, 4, place de la Madeleine. Il existe un beau *Noël*, de Gounod, avec soli de soprano et de contralto (Choudens, éditeur), piano et orgue *ad libitum*. Avec soli encore : le *Noël Marin* et le *Pardon Breton*, de Chaminade; *Les Heureuses Funérailles* et *La Belle du Roi*, de Périllhou; *Le Ruisseau*, de Fauré; *L'Île fortunée* et le *Sous Bois*, de Léon Moreau (Hachette); *A la Rivière*, de Büsser, et un autre *Sous Bois*, de Kœchlin, tous deux chez Durand. Un joli duo de Max d'Ollone : *Élévation*, peut très bien se chanter en chœur. Sans soli, voici *L'Oiseau* et *Au Printemps*, de Sylvio Lazzarri (A. Colin); le *Soir de Mai*, *L'Hymne*, *Le Chant du Pommier*, de Munktel (A. Leduc).

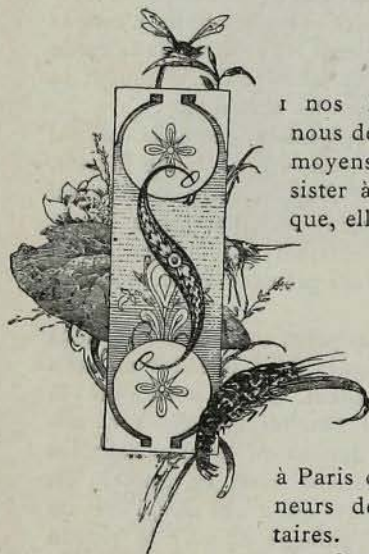
J'espère, chères lectrices, que vous pourrez faire parmi tous ces chœurs une sélection heureuse, qui donnera beaucoup d'agrément aux exécutantes et aux auditeurs.

LOUISE DE CLAVES.





CAUSERIE DE QUINZAINÉ



nos lectrices de province nous demandent parfois quels moyens employer pour assister à une séance académique, elles n'ont guère recours à nous pour aller à la Chambre. En effet, la chose est, en général, plus facile pour elles que pour les Parisiennes, et c'est le plus souvent des amis de passage à Paris qui nous font les honneurs des séances parlementaires.

— Je n'ai qu'à écrire à mon député, nous disent-ils, et demain j'aurai des cartes.

L'événement justifie leurs prévisions. A Paris, nous avons des députés sans aucun pronom possessif et l'idée de leur demander des billets ne nous vient jamais. Durant la dernière session, une jeune femme de nos amies nous arrive très empanachée :

— Je vous enlève, nous allons à la Chambre ; depuis l'élection de mon mari, je n'ai pas encore assisté à une séance, je suis très émue de le voir dans son rôle de législateur, venez partager mes émotions ; lui-même nous placera.

Vous comprenez, chères amies, que nous ne nous faisons pas prier et bien vite nous voici en route.

Très court passage dans la salle d'attente où s'entassent ceux qui n'ont pas de billets, les solliciteurs, les quémandeurs de toutes sortes. Notre député nous attendait et, par ses soins, nous sommes bientôt installées dans une tribune du centre ; de là nous pouvons contempler les dos du juste milieu et ne rien perdre des cris, des gestes et des véhémentes apostrophes de l'extrême droite et de l'extrême gauche, au cas où notre étoile nous aurait ménagé d'assister à ce qu'on nomme une séance mouvementée.

Entrée correcte et solennelle du président, puis irruption très tumultueuse des députés. Il faut abandonner tous les classiques souvenirs du Sénat romain ; les banquettes diffèrent des chaises curules autant que les costumes plus ou moins fantaisistes de nos élus ressemblent peu aux toges romaines.

L'ordre du jour appelle un projet d'intérêt local défendu par un député de la région. D'une voix monotone, il lit son discours que personne n'écoute ; les conversations s'engagent, les huisseries s'époumonent à crier : « — Messieurs, faites silence ! » Nul n'en a cure !

Peu à peu la salle se vide. C'est à rééditer le mot d'un curé de Paris remplaçant au dernier moment un grand prédicateur empêché et disant à la foule qui gagnait les portes : « — Mes frères, quand il n'y aura plus personne dans l'église, je commencerai mon sermon ! ». La harangue du député s'adressant à ses électeurs plus qu'à ses collègues, l'exode de ceux-ci l'impressionne fort peu.

Le mari de ma jeune amie vient nous visiter et désigne à sa femme quelques notabilités parmi les fuyards ; nous constatons que la droite et la gauche ont un air de famille dans leur empressement à gagner la buvette.

Serions-nous venues pour une séance incolore ? Quel désappointement !

Soudain, tout change d'aspect ; de sa voix fine, timbrée, le président annonce que M. X. à la parole pour poser une question à M. le ministre de ***.

Votre journal ne faisant pas de politique, amies lectrices, nous n'entrerons pas dans le détail de la discussion et nous bornerons à un croquis de la salle.

Les députés rentrent avec autant d'empressement qu'ils en ont mis tout à l'heure à sortir, chacun reprend sa place, la vraie séance va commencer. A chaque parole de l'orateur, des clameurs s'étendent d'un côté de l'Assemblée ; tout à l'heure, quand parlera le ministre, l'autre côté prendra sa revanche ; dans le tumulte on perçoit nettement

quelques épithètes peu parlementaires; certains se montrent le poing en s'invectivant.

Mon amie s'émeut :

— Je vous assure que Jules parle — vous devinez que Jules est son mari — il me semble qu'il a dit : « — Respectez la liberté de la tribune ».

— Vous vous trompez, c'est M. Deschanel qui dit toujours cette phrase là.

— Jules parle, j'en suis certaine, il a l'air furieux, je ne l'ai jamais vu comme cela. Oh! mon Dieu! Je crois qu'il vient de crier : « Misérable! » à un député en face de lui; s'il allait avoir une affaire, je ne le reconnais plus, lui, si bien élevé!

La voix de M. Deschanel, dominant le tumulte, rappelle à l'ordre M. ***; M. ***, c'est Jules!

— Que va-t-on lui faire, va-t-on l'expulser? demande la jeune femme terrifiée; mais c'est curieux, il n'a plus l'air du tout fâché, on dirait qu'il plaisante avec son voisin.

En effet, la tempête s'est apaisée, cette petite escarmouche semble avoir mis tout le monde en belle humeur; on revient à un projet de loi d'intérêt local; et nous regagnons nos pénates.

Très différente d'aspect est la Chambre des Communes, en Angleterre; la tribune n'existe pas, chacun parle de sa place et s'adresse au président, vêtu d'une robe noire, avec perruque poudrée sur la tête, bas de soie, boucles d'argent aux escarpins vernis. Avec déférence, on l'appelle M. Speaker, ce qui veut dire M. le parleur, et il ne parle jamais, car les quelques monosyllabes qu'il prononce ne constituent aucun discours.

S'il a quelque désordre à réprimer, son unique sanction consiste à faire une chose qui fait trembler : *il nomme* les noms.

Vous ignorez peut-être, chères lectrices, qu'à la Chambre des Communes on n'est jamais désigné que par le nom de la circonscription qu'on représente. Vous êtes l'honorable membre pour Burnley ou n'importe quelle autre commune; c'est un peu long à dire, mais l'usage est tellement constant qu'il est devenu inviolable.

On raconte que Fox demanda un jour à M. le speaker Norton, ce qui arriverait si un député venait à être nommé par son nom?

— Ce qui arriverait? cria M. Norton, d'une voix tonnante, Dieu le Père, seul, le sait!

Le fait se produit pourtant de loin en loin; il eut lieu pour la dernière fois, il y a vingt ans : cinq députés irlandais interrompant sans cesse

M. Gladstone, furent nommés et exclus de la séance. Il faut de bien autres rigueurs pour réduire certains de nos parlementaires.

— Revenez à nos sujets, chère madame, dites-nous si le public féminin est très élégant à la Chambre et si c'est là qu'apparaissent les nouveautés.

— Je ne m'en suis pas aperçue, chères amies; au printemps, dans les grandes séances, on voit des toilettes dans la tribune diplomatique et d'autres encore; mais, en ce moment, Paris n'est pas repeuplé et celles qui sont les arbitres de la mode chassent à courre dans leurs terres et jouent la comédie de société dans les châteaux.

Vous êtes-vous quelquefois demandé ce qui crée une mode et comment, au même instant, on voit surgir de tous côtés le même modèle ou à peu près; c'est à croire que tailleurs pour dames et couturières se réunissent au commencement des saisons en assemblée plénière et décrètent ce qui se portera.

Pour satisfaire sur ce point votre curiosité, nous nous sommes renseignés dans une des maisons qui dirigent le mouvement. Là, il nous a été révélé que chaque chef d'atelier cherche son modèle en s'aidant de dessins ou de gravures; ses collaborateurs se mettent aussi en quête, c'est quelquefois une ouvrière qui a une *idée*, l'exécute en mousseline et a l'aubaine de voir le patron l'accepter.

Aux courses sont lancées les nouvelles créations; le plein jour du pesage est la grande épreuve pour les essais de combinaisons de couleurs et de formes et les résurrections d'anciennes modes rajeunies. Pendant que courent les chevaux, le public féminin examine, critique, adopte; parfois la *création* du grand couturier est rejetée et l'*idée* de l'ouvrière triomphe sans qu'elle en tire grand avantage, hélas! C'est l'éternelle et triste histoire de ceux qui travaillent pour d'autres sans profit personnel.

Un collégien qui lit ce que j'écris, me dit que je plagie Virgile; croyez, chères amies, qu'il n'en est rien; c'est une rencontre fortuite dont je suis très flattée, je n'ai pas lu Virgile!

EDMÉE.

Pensées et Maximes

La douceur a, chez une jeune fille, la puissance d'une exquise parure; c'est l'aimant qui attire les cœurs et qui seul peut les retenir après les avoir attirés.

CH. ROZAN (*La jeune fille*).

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et Co, 41, rue de la Victoire.